

Au creuset d'une autre Terre

Coeur creuset. Carnets 1997-2004 de Paul Chamberland.
L'Hexagone, 160 p.

Nicoletta Dolce

Number 222, September–October 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dolce, N. (2008). Au creuset d'une autre Terre / *Coeur creuset. Carnets 1997-2004* de Paul Chamberland. L'Hexagone, 160 p. *Spirale*, (222), 36–37.

Au creuset d'une autre Terre

CŒUR CREUSET. CARNETS 1997-2004

de Paul Chamberland

L'Hexagone, 160 p.

par NICOLETTA DOLCE

Entre passion et raison, Marie Hazan multiplie des questions telles que : « Les Québécois sont-ils racistes ? Et si oui, lesquels ? [...] Combien de racistes ? Est-ce trop ou normal ? » L'essentiel est toutefois qu'elle les fait travailler sur le plan psychanalytique et affiche une position critique par rapport aux médias. C'est que des réponses saines obligent à prendre en compte le déplacement des souvenirs traumatiques de telle sorte que les réminiscences se « rapportent donc aussi à autre chose ». On arrive alors à entrevoir que les rejets parfois épidermiques, parfois plus profonds, de l'étranger en nous-mêmes projeté sur l'autre peuvent — si on arrive à entendre le nouage des pulsions aux symptômes qui pointent en direction de l'inquiétude suscitée par une hybridité culturelle signe de pluralité et de multiplicité — servir de base à une nouvelle pensée de la démocratie, celle-là même qu'appelaient André Belleau dans ses magnifiques travaux sur Bakhtine.

Dans un texte remarquable, Rose-Marie Charest affirme que loin d'être en crise, le Québec « traverse une période de soubresauts ». Tout en nuance (par exemple, lorsqu'elle distingue, entre autres, le foulard porté sur les cheveux et le voile qui masque le visage, ou encore les immigrants qui choisissent notre pays et les réfugiés), elle situe la peur du religieux dans l'histoire, justement, du rejet du cléricisme. De même, sa mise en lumière des nouvelles valeurs réjouit par sa modération et ne tombe jamais dans l'aplaivtrisme. Encore une fois, tout passe d'abord par l'éducation de l'école primaire à la formation professionnelle des immigrants. « L'État doit imposer — j'insiste — un enseignement général de base pour tous. Par la suite, les familles et les églises, synagogues, mosquées ou pagodes compléteront l'éducation à leur gré. »

Il semble donc que nous ne soyons pas si castrés que nous le croyions et qu'il soit encore possible de parler notre langue et d'affirmer notre manière d'assumer le sexuel. É. Clément et M.-A. Wolf ont beau agiter les épouvantails, la situation n'est pas si critiquée qu'ils le veulent. Des tensions, des peurs, des dérapages (modestes en regard de ce qui se voit ailleurs), certes. C'est ce dont ont témoigné tant d'écrivains qui ont énoncé les paroles de ce pays. Et ce sont elles qui demeurent, malgré les attaques dont elles peuvent parfois être la cible, même lorsqu'elles s'évident sur un divan. Tant reste à dire, à venir. ●

Des extraits tirés des carnets de Paul Chamberland, des bribes de ses réflexions remontant à une période précise (de 1997 à 2004), des textes dans lesquels le sujet « fait fond sur un seul acte, à réitérer inlassablement : concentrer toute pensée en un noyau — au creuset du cœur ». ... Voilà, en quelques mots, le dernier ouvrage de l'auteur, texte dont le titre évoque simultanément le cœur, siège des émotions par antonomase, et le creuset, entendu à la fois comme lieu où divers éléments se mêlent et se fondent, et à la fois comme épreuve, moyen d'épuration. *Creuset* : comme « on creuse, [pour] descendre de degré en degré dans l'intolérable » ; cœur creuset à l'image de la porosité et de la perméabilité invoquées par l'auteur face à la menace surplombant la Terre. « Mes yeux ont été brusquement ouverts au cours de l'été 1998 », avoue Chamberland dans ses carnets ; il s'agit d'une confession qu'on retrouve ailleurs et plus précisément dans *Une politique de la douleur*, essai s'étalant sur cinq ans d'écriture, de 1998 à 2004, ouvrage qui, comme *En nouvelle barbarie* (1999), semble traversé par les mêmes préoccupations surgissant dans *Cœur creuset*. Les thèmes du mal, des prédateurs, des hommes jetables-superflus, de la Terre devenue un dépotoir, de l'annihilation (« nous ne nous appartenons pas », écrit-il), de l'absence de mots, du monde des damnés, de la solitude de l'enfer, de l'agglutination d'âmes crépusculaires, de la dévoration, de la confrontation à l'épreuve du réel, des non-humains, de la blessure et du monde toxique, tous ces motifs, donc, scandent les carnets d'un homme à l'affût du réel, auteur vigilant qui « absorbe la douleur, le désespoir et la déréliction qui tenailent tant d'êtres, même s'ils dénieient ou méconnaissent ce qui leur arrive », mais qui, conscient de sa position, évite « à tout prix d'être

contaminé ». Aux lecteurs fidèles de Chamberland, ces carnets n'apporteront rien de nouveau car ils condensent en quelques « phrases éclairs » l'articulation d'une pensée de longue haleine se déployant en toute sa profondeur dans les deux essais *En nouvelle barbarie* et *Pour une politique de la douleur*. Les réflexions, étalées sur sept ans d'écriture et encadrées clairement par une page datée au début de chaque section, suivent un ordre chronologique ; cependant, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture, elles se raréfient. De 1998 à 2001, les sections comptent entre une vingtaine et une trentaine de pages, alors que, dans les trois dernières années, elles se réduisent radicalement (de quatre à huit pages) ; dans ce cas, l'urgence de témoigner semble se cristalliser dans un lachisme lumineux.

De fait, la pensée de la catastrophe et celle de l'illumination parcourent en filigrane *Cœur creuset* ; ces deux thématiques, apparemment paradoxales, méritent un bref détour.

De la catastrophe

« Le réel est (devenu) un trou noir. Il me faut prendre la mesure d'une catastrophe », constate l'essayiste dans *Cœur creuset*, de nouveau sous le coup d'une « catastrophe » dont la menace constante relie entre eux plusieurs ouvrages de l'auteur. En effet, si l'on voulait céder temporairement à l'envie que ressent, de temps à autre, le lecteur et qui le pousse à répertorier dans un texte tous les termes renvoyant à une isotopie sémantique définie, on se rendrait compte que, dans l'œuvre de Chamberland, figurent au moins trente définitions différentes évoquant l'état de déperdition dans lequel la planète baigne. Dès le recueil *Demain les dieux naîtront* (1974), puis avec *Au seuil d'une autre terre* (2003), et dès l'essai

Terre souveraine (1980) jusqu'à *Cœur creuset* (2008), la préoccupation d'une fin imminente concernant l'humanité est constamment évoquée et représente ainsi un point pivot dans la posture heuristique de l'auteur.

Si, de prime abord, il paraît évident que la catastrophe à laquelle le poète se réfère concerne la nature et la terre dans son écosystème, il faut se rendre à l'évidence que celle-ci demeure secondaire en ordre de temps par rapport à une autre sorte de dégradation imminente, celle de l'humain. Vingt-cinq ans après *Le recommencement du monde. Méditations sur le processus apocalyptique* (Le Préambule, 1983), les préoccupations demeurent donc les mêmes, s'il faut en croire la lecture de *Cœur creuset* : « Par contre, aussi démesurées qu'elles apparaissent, les ruines telles que nous les observons aujourd'hui sont imputables à la conduite des hommes. » La désagrégation de la biosphère, la régression au chaos ainsi qu'à « l'inorganique », ne seraient que le fruit de notre égarement dans le technomatériel causé par les hiérarchies dominantes technoscientifiques qui, avec insouciance, pervertissent les sources, spolient la planète de ses richesses « sans jamais [...] redouter la terrible rétroaction qui nous emporte à présent vers le Nulle Part », écrit-il dans *Le recommencement du monde*.

Selon Chamberland, « la tyrannie en train de s'établir sur terre se distingue de celles qui l'ont précédée en ce qu'il lui faut, pour réussir, anéantir toute subjectivité en l'homme » (*Une politique de la douleur*, VLB, 2004). De fait, un tel processus s'est bel et bien enclenché, cette « extenuation d'humanité parvenue au stade terminal » (*Un livre de morale. Essais sur le nihiliste contemporain*, l'Hexagone, 1989) est

dénoncée dans *Cœur creuset* où des passages saillants révèlent son état limite : « *Tous ces hommes qui "contribuent" à l'affaissement de l'humanité. L'humanité est en danger. Et il y a tous ces hommes-là, détenant du pouvoir, de l'influence ou de la richesse, dont l'agir est tromperie, abus, injustice ou agression. Ils concourent à rendre plus accablant un état de choses qui pèse déjà si lourdement sur tant de leurs semblables.* » La condamnation est sévère, les issues de secours imperceptibles, car « *la Terre est présentement un dépotoir, celui de la putréfaction de milliards d'âmes et de corps. Un enfer* », un paysage dantesque où les damnés se démènent sans répit.

C'est le désespoir poussé au paroxysme qui, aveuglant les individus, obnubilant leur conscience, les entraîne vers les pires turpitudes dans une espèce de spirale génocidaire s'engouffrant infiniment et se retournant inexorablement contre eux-mêmes. « *Le regard de l'autre nous rature* », « *une rage de dévoration s'est emparée* » de tous ces « *prédateurs* », nous rappelle Chamberland dans *Cœur creuset*. Faut-il alors, en dernière analyse, fuir cette attitude destructrice, ce désespoir endémique ravageant les consciences et envenimant les relations humaines ? Et si la réponse est affirmative, vers où faut-il s'orienter ? Y a-t-il encore une posture envisageable grâce à laquelle on pourrait, sinon contrer, au moins essayer paradoxalement de prévenir l'infigurable ?

L'individu, conscient que la catastrophe est inscrite dans l'avenir, ne peut qu'endosser les conséquences de ses actes dans une attitude de profonde vigilance et de douloureuse lucidité, puisque « *l'éveil commence par un radical dégrisement* » (*Cœur creuset*). Pour un auteur comme Jean-Pierre Dupuy, proche en cela de Chamberland, « *nous savons désormais que nous sommes embarqués, avec, à notre bord, une bombe à retardement. Il ne tient qu'à nous que son explosion, inscrite comme une fatalité peu probable, ne se produise pas. Nous sommes condamnés à la vigilance permanente* » (*Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil, 2002). Cet état de vigilance, qui est en permanence celui du « *je* » de *Cœur creuset*, semble être le dernier recours du sujet contemporain.

Quoique la vision du désastre dont Chamberland témoigne encore dans ces carnets semble s'assombrir et ne pas laisser beaucoup d'espoir à une solution possible, il ne faudrait surtout pas situer le penseur dans la vague de la démobilitation éthique ou du pessimisme cosmique voué à la passivité. Dans les acceptions les plus communes, « *catastrophe* » renvoie, selon la terminologie aristotélicienne, à un renversement radical, complet, qui s'opère dans le drame, et dont découle la signification de bouleversement, de désastre total. Cependant, à la suite des travaux de Marco Belpoliti, il faut rappeler que ce terme renvoie également à l'idée d'un « *renversement* », d'un « *changement de direction* » (Crolli, Einaudi, 2005). La catastrophe serait ici à penser comme un « *tour-nant* », c'est-à-dire une transformation ou une métamorphose. C'est certainement cette idée de métamorphose et de palingénésie que suit la pensée de Chamberland lorsqu'il affirme que, « *d'une épreuve cruciale, dont loin de conclure à une "fin du monde" définitive, [il] atten[d], bien au contraire, une intensification de la tendance évolutive (utopique)* »¹.

À ce point, il me semble opportun de faire deux considérations complémentaires. *Primo*, force est de constater que *Le recommencement du monde*, publié en 1983, ne constitue pas le seul texte dans lequel s'articule le projet d'une mutation substantielle de l'humanité. *Demain les dieux naîtront* inaugure une phase que je définirais d'utopico-futuriste, caractérisée par une expérimentation poussée dans différents domaines, autant artistiques qu'existentiels, et potentiellement influencée par la contre-culture. Il s'agit d'une période s'étalant sur une dizaine d'années et qui débute, au niveau scripturaire, en 1974 avec la susdite œuvre, et se perpétue avec les recueils *Le prince de Sexamour* (1976), *Extrême survivance, extrême poésie* (1978), *L'enfant doré* (1980), et *Émergence de l'adulte* (1981).

Pour ce qui est de la seconde considération, elle est strictement liée à la première à tel point qu'elle en constitue la suite. Depuis 1985,

approximativement, les rêves d'une régénérescence radicale impliquant l'humanité complète semblent s'estomper, au moins dans les aspects les plus flagrants et irréels, et faire de plus en plus place à une vision catastrophique de l'état de dégradation morale affectant l'humanité jusqu'à son anéantissement. D'ailleurs, on a pu constater dans *Cœur creuset* que c'est à partir de l'été 1998 que l'auteur affirme ne plus pouvoir s'arracher à l'anxiété planétaire qui devient la pensée dominante de son existence. Cependant, si la vision d'« *une seule humanité appelée à naître, à émerger, en rupture avec la voie régressive de la dominance* » (*Un livre de morale*) s'atténue, elle ne disparaît pas complètement. Dans l'incipit d'*Au seuil d'une autre terre*, c'est-à-dire dans la lettre que l'écrivain adresse à un destinataire virtuel habitant la planète dans un futur indéterminé, la Terre est imaginée « *en proie au chaos et à la terreur* » ; pourtant dans ce « *nouvel âge des ténèbres* », ce tu, se débattant dans « *[une] peau d'enfant* », fait partie d'un « *peuple d'éveillés, d'amoureux* ». Le rêve alors, ramené à ses justes proportions, n'a pas succombé aux pires abominations, aux visions néfastes, aux efforts pour anesthésier une conscience qui, contre toute espérance, fait de la « *vigilance critique* » (*Cœur creuset*) son atout, sa force, son instrument de résistance.

De l'illumination

Cœur creuset perpétue ce message d'espoir alors que le sujet évoque le surgissement de « *cet enfant d'une autre Terre* » qui, appartenant à « *une nouvelle lignée d'être* », sait que « *le monde a commencé à ressembler à la Terre des éveillés, des amoureux* ». Voici l'aveu que le poète adresse à ce tu illuminé : « *Tu es de cette Terre-là, / Tu vas l'être en un entêtement lumineux ; / la fraîcheur, l'arôme, le nectar, l'éclat et l'harmonie/naissent de toi vers toi/au-devant de tous.* » Une telle imbrication de l'essai et de la poésie demeure une pratique courante chez Chamberland. En effet, il est essentiel de se rendre compte que, lorsqu'on aborde la poésie de cet auteur-philosophe, on ne peut pas faire abstraction des réflexions philosophiques qui tissent directement

ses essais et indirectement ses poèmes. À mon avis, celles-ci guident les lecteurs tout au long des parcours intimes parfois accidentés, dans lesquels l'égaré rime avec la découverte et le dégrisement, et l'accompagnent jusqu'au point paradoxal où la poésie s'ouvre sur des possibles inattendus.

Cette autre Terre, « *à peine perceptible, [...] bouge sous les apparences de celle qui nous est familière et qui en est la gangue* », elle « *rayonne et accueille. Vivante, nous la portons en nous* ». Cette Terre ne se trouve pas ailleurs puisque l'ailleurs est ici, dans ce maintenant où un peuple d'éveillés a « *déjà commencé d'émerger* » afin de pouvoir vivre « *une vie d'homme* » sur cette Mère matricielle. Cependant, il serait tout à fait légitime d'interroger le sens d'une telle affirmation. À quelle signification le syntagme « *une vie d'homme* » renvoie-t-il ? Les carnets répondent partiellement à cette interrogation et, afin d'y apporter un peu plus de lumière, il faudrait s'orienter vers les deux essais *En nouvelle barbarie* et *Pour une politique de la douleur*. Le dégrisement, la lucidité, l'appel à la responsabilité, le consentement à la vulnérabilité et à la douleur, douleur entendue comme « *le fruit du refus d'une situation moralement ou psychologiquement inacceptable* » (*Pour une politique de la douleur*) représentent les assises d'une telle notion. Cette douleur consent à ouvrir la blessure qui est celle de naître et de mourir ; autrement dit, il s'agit de la reconnaissance de la vulnérabilité, de la faiblesse intime caractérisant tous les mortels. En effet, un tel consentement à la douleur et à la faiblesse sous-tend la condition humaine demeure le seul moyen d'accès à la ressource capable de dégager la force de résister à la destruction en cours.

Les carnets se terminent sur une phrase prégnante, sur un constat qui, en guise de synthèse, se dresse dans la lumière : « *Tout homme est vulnérable et c'est à la stricte condition de l'admettre qu'il parvient à cesser de nuire à son semblable puis à lui être secourable.* »

1. Paul Chamberland, « Kébec XXI^e siècle : un laboratoire d'ingénierie communicationnelle », *Forces*, n° 50, 1980, p. 15.